Juliane Fürst, Stalin's Last Generation

Bella Ostromoukhova

Electronic version

URL: <http://journals.openedition.org/monderusse/7635>

DOI: 10.4000/monderusse.7635

ISSN: 1777-5388

Publisher

Éditions de l'EHESS

Printed version

Date of publication: 20 December 2011

Number of pages: 772-777

ISBN: 978-2-7132-2353-2

ISSN: 1252-6576

Electronic reference

Bella Ostromoukhova, « Juliane Fürst, Stalin's Last Generation », *Cahiers du monde russe* [Online], 52/4 | 2011, Online since 03 December 2012, Connection on 24 September 2020. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/7635> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.7635>

This text was automatically generated on 24 September 2020.

2011

Juliane Fürst, Stalin's Last Generation

Bella Ostromoukhova

REFERENCES

Juliane FÜRST, **Stalin's Last Generation. Soviet Post-War Youth and the Emergence of Mature Socialism**. New York : Oxford University Press, 2010, 391 p.

- 1 Le stalinisme de l'après-guerre différait radicalement de celui des années 1930, la Grande Guerre patriotique ayant initié des mutations dans les institutions et la société soviétiques, mutations qui contenaient des germes du socialisme tardif tel qu'il s'est ensuite développé à partir de 1953 : tel est le postulat central de ce livre. Juliane Fürst cherche donc à réévaluer l'impact de la guerre sur les transformations sociales ultérieures afin de montrer l'existence d'une continuité forte entre le stalinisme tardif et le dégel. L'objet qui constitue le centre de son analyse est la jeunesse, groupe d'âge aux contours flous, investi d'une très forte charge idéologique, et que l'auteure appréhende par le biais du vécu, du quotidien tel qu'il était négocié entre les institutions et les individus.
- 2 La catégorie de « jeunesse » dans l'interprétation qu'en fait Juliane Fürst est très large : écoliers adolescents, étudiants, jeunes paysans, ouvriers ou intellectuels font partie de son analyse, sans qu'une limite inférieure ou supérieure d'âge ne soit clairement posée. C'est le concept de « génération » qui confère une cohérence à cet objet d'étude disparate. Un pari n'allant pas de soi car l'auteure étudie en termes de génération ce qui n'était justement pas perçu comme tel, contrairement aux deux groupes au marqueur identitaire très fort qui l'encadrent chronologiquement : la génération des « vainqueurs » – ceux dont la jeunesse s'est déroulée pendant la guerre et qui s'étaient donc définis par rapport à elle – et la génération du « dégel », sortie de l'enfance après la mort de Stalin. C'est donc sur ce qu'elle appelle une « non-génération » que Juliane Fürst met un coup de projecteur en montrant que, malgré son extrême diversité, il

s'agissait d'un groupe cohérent, uni par un cadre de références communes, et qui aurait joué le rôle de passerelle entre l'URSS de la « construction de la société socialiste » et celle du « socialisme tardif ». En effet, et c'est là sa conviction forte, l'auteure aperçoit dans cette jeunesse le germe des transformations futures : un rapport cynique et incrédule vis-à-vis des autorités qui ne conduisait toutefois pas forcément à une opposition verbalement exprimée au pouvoir mais au développement d'une résistance quotidienne à la « culture » imposée par les autorités. La guerre et les cassures – morales, sociales, idéologiques – qui en ont résulté auraient donc conduit les jeunes à prendre des distances par rapport aux normes imposées par la société. La déstalinisation, le dégel, et plus tard la perestroïka, auraient permis de croître et de s'épanouir à ce la guerre aurait semé.

- 3 Juliane Fürst choisit une voie médiane entre l'étude de politiques menées par l'État soviétique pour socialiser la jeunesse et une histoire sociale d'une classe d'âge : elle se penche sur le dialogue constant que les jeunes gens entretenaient avec les autorités, en montrant l'extrême complexité de formes d'engagement et de désengagement, d'allégeances et de résistances.
- 4 Le premier chapitre expose le contexte de ce dialogue. Des enfants meurtris, traumatisés par la guerre sont devenus, au sortir de celle-ci, des jeunes faisant face à divers problèmes sociaux, qui savent mesurer l'écart entre la réalité soviétique clamée par la propagande et celle à laquelle ils sont confrontés tous les jours. Le Komsomol, chargé de gérer les problèmes matériels et idéologiques de ses administrés tout en leur insufflant la parole du parti, se trouve lui-même dans un piètre état : les pertes humaines causées par la guerre ont entraîné un manque de cadres, compensé par un recrutement massif de jeunes souvent peu instruits et inexpérimentés, rapidement propulsés aux fonctions dirigeantes au niveau local. Des archives d'organisations locales des jeunesses communistes permettent à Fürst de reconstituer avec maints détails le quotidien d'un secrétaire de Komsomol. Croulant sous une montagne de travail administratif dans des locaux délabrés, peu ou pas chauffés, il devait faire face à un déficit constant d'outils de travail – allant de l'absence de papier jusqu'à un manque quasi total de moyens de propagande tels que quotidiens locaux, radio ou cinéma. L'historienne montre donc que, dans ces conditions extrêmes, le Komsomol était incapable de répondre aux besoins de ses administrés, ce qui contribuait à creuser l'écart entre les jeunes et les institutions chargées de les encadrer. Écart qui poussait les membres de cette génération en détresse et désabusée à se forger leurs propres visions du socialisme.
- 5 Ces visions sont déclinées dans les chapitres suivants, qui mettent en lumière certains topos d'interaction entre le pouvoir et les jeunes. Des témoignages glanés dans des lettres aux grands quotidiens du Komsomol, dans des comptes rendus de réunions des organisations locales ainsi que dans des mémoires et des entretiens, permettent à l'auteure d'affirmer, dans le deuxième chapitre, l'inefficacité des grandes campagnes staliniennes d'après-guerre. En effet, présentée comme l'un des destinataires principaux de ces campagnes, la jeunesse y demeurait insensible. Le « formalisme » ou le « cosmopolitisme », notions abstraites, étaient des mots vides de sens pour la majorité écrasante des jeunes qui n'y trouvaient en aucun cas un point de ralliement idéologique. La jeune intelligentsia, en partie visée par ces purges ou, du moins, indirectement confrontée à elles à travers des proches, a été la seule à réagir, dans le sens inverse à celui voulu par le pouvoir. Ainsi, plutôt que d'éradiquer l'engouement

pour l'Occident, pour les formes d'expression artistique des années 1920 ou pour le sionisme, les campagnes de propagande stalinienne les ont rendus plus attirants pour les jeunes gens instruits.

- 6 Comptes-rendus, lettres aux journaux, mémoires et entretiens servent également de matériau pour montrer comment étaient perçus par les jeunes ce que l'auteure nomme les « mécanismes d'intégration » : un ensemble d'éléments symboliques et de processus concrets conçus dans le but de rallier la jeunesse au système soviétique. Le principe de participation serait crucial pour que les jeunes se perçoivent comme une partie du système soviétique. Prendre la parole dans une réunion du Komsomol, formuler une critique ou une autocritique, écrire une lettre aux autorités ou à la rédaction d'un journal : ces actes, même s'ils étaient souvent perçus comme une simple formalité et impliquaient le maniement, parfois cynique, du « parler bolchevik », instaurent un dialogue, fût-il imaginaire, avec l'État et ses structures, dialogue à travers lequel les jeunes se sentaient exister publiquement au sein du système. D'où l'importance extrême accordée aux signes matériels d'appartenance, comme le montre l'exemple d'une jeune fille subissant un vol dans un train et qui préfère sauter du wagon en pleine marche plutôt que de donner au voleur son billet de membre du Komsomol. D'où, également, le rôle primordial joué par les personnages de résistants comme Zoja Kosmodemjanskaja ou Nina Kosterina dont les journaux intimes deviennent des bestsellers après la guerre : en s'identifiant à eux, les jeunes gens intègrent des valeurs véhiculées par le régime tout en ayant l'illusion de les avoir fabriquées eux-mêmes.
- 7 Toutefois, l'identification à certains héros exemplaires, aussi consensuels soient-ils, pouvait mener à se positionner contre le régime, comme le montre le roman de Fadeev, *La Garde Blanche*, paru en 1945 et le film réalisé peu après, étudié dans le quatrième chapitre. Fürst explique l'engouement massif pour cette histoire d'un réseau de résistants pendant la guerre par l'écho que cette image d'un combat juvénile contre le mal avait provoqué chez les lecteurs du roman. La réaction de cette génération à ce film a souvent dépassé celle qui était escomptée : l'histoire a inspiré une pléthore d'organisations clandestines dont certaines ont pris une tournure clairement antistalinienne, sans que les conspirateurs voient une contradiction entre leur rébellion et leur qualité de jeunes citoyens de l'URSS.
- 8 Cette absence de contradiction entre des pratiques réprouvées et le mode de vie soviétique sert de fil conducteur aux chapitres suivants, qui parlent de criminalité juvénile, de styles d'habillement et de loisirs ainsi que des relations interpersonnelles telles que camaraderie, amitié ou amour. Ainsi, dans les années de l'après-guerre, l'illégalité et le contournement de normes ne seraient pas contraires au mode de vie soviétique mais en feraient partie à part entière. D'après l'auteure, plus l'État étendait sa bataille contre le crime, et plus les jeunes assouplissaient leur conception de l'*homo sovieticus* : la spéculation, notamment sur les devises ou la corruption, ne les empêchaient pas de se sentir de bons citoyens. La rébellion vestimentaire des *stiljagi*, l'engouement pour des passe-temps apolitiques comme la danse, la fascination pour la mode, la musique et le cinéma occidentaux, bien que stigmatisé par les autorités, rentraient dans la conception soviétique de la jeunesse d'après-guerre. Fürst montre que dans le domaine des rapports entre les personnes, la norme était encore plus fluctuante : les activistes du Komsomol faisaient la propagande du code moral officiel tout en le brisant ouvertement eux-mêmes, les hautes exigences morales formulées par les jeunes dans leurs journaux intimes entraient souvent en collision avec des réalités

complexes où les autorités étaient plus permissives que les jeunes eux-mêmes l'auraient souhaité. Des liens de camaraderie et d'amitié, officiellement encouragés comme fondement même du collectivisme, pouvaient dériver en îlots de résistance culturelle, comme le montre le cas de *kampanii*, groupes d'amis qui partageaient leur goût pour la littérature non-encouragée. Ces groupes – tout comme ceux des *stiljagi* – étaient des lieux de sociabilité essentiellement masculine, où les femmes se trouvaient en position d'infériorité. Elles l'étaient également lors de transgressions de normes sexuelles socialement admises, et cette inégalité était implicitement cautionnée par les organisations sociales et par l'État.

- 9 Le dernier chapitre se penche plus précisément sur les modalités d'engagement des jeunes pour la cause soviétique, notamment au sein du Komsomol. Le point fort de ce chapitre, par ailleurs légèrement redondant avec les précédents, est de remettre en cause l'altérité entre le Komsomol et les jeunes qu'il encadrait et de montrer une continuité entre l'organisation et ses administrés. Une étude attentive et documentée de divers sens donnés à l'engagement – passage obligé pour la carrière ou volonté juvénile de changer la société – permet à Fürst de donner de la chair aux personnalités complexes qui se cachaient derrière les labels d'activistes ou de fonctionnaires des jeunesses communistes. À l'opposé, elle interroge également le sens que pouvait avoir un refus de participer : échapper aux activités obligatoires telles que les cours de marxisme-léninisme ou les travaux d'intérêt public, refuser d'aller travailler, à l'issue des études, dans les lieux assignés par le Komsomol ou le parti. Ces actes de résistance quotidienne étaient toutefois perçus comme une partie du mode de vie soviétique. Même des formes extrêmes de désengagement aboutissant à la mise au ban de la société, n'étaient pas vécues comme une remise en question de cette donnée essentielle. Ainsi, les membres du milieu underground de Saint-Petersbourg autour de Roald Mandelstam et de ses amis peintres ne se percevaient pas eux-mêmes comme sortant volontairement du système, mais comme marginalisés par la société à leur insu.
- 10 Des puristes trouvant que le stalinisme tardif n'était pas suffisamment strict envers leurs contemporains jusqu'à ces groupes d'artistes rejetant tout précepte du réalisme socialiste, l'éventail des figures brassées par Juliane Fürst est très vaste. On aurait d'autant plus apprécié une approche plus différenciée de cette « génération » s'étalant sur plus de huit ans. Le livre aurait en effet gagné en clarté si une évolution chronologique avait été plus rigoureusement annoncée. Les incessants allers et retours entre l'immédiat après-guerre et le début des années 1950 empêchent de voir si cette « génération » contenait des couches temporelles plus fines. Le lecteur reste également sur sa faim en ce qui concerne un tableau de disparités au sein de cette jeunesse. On voit transparaître, certes, des ébauches de différenciation entre paysans, ouvriers ou membres d'intelligentsia, mais ces distinctions, opérées ponctuellement, ne remettent pas en cause les catégories soviétiques de classement de population. De même, les disparités de genre n'apparaissent que lorsqu'il s'agit de la sphère familiale, de rapports au sein des couples et de normes sexuelles, c'est-à-dire justement là où l'État soviétique notait explicitement une différence entre les hommes et les femmes. Une étude plus systématique de la manière dont le genre, le milieu socio-professionnel, les origines géographiques ou ethniques pouvaient influencer la façon dont les jeunes engageaient et menaient le dialogue quotidien avec les autorités aurait rendu cette étude encore plus convaincante.

- 11 Ce manque de recul par rapport à l'objet va de pair avec un traitement des sources qui aurait pu être plus précautionneux. Les matériaux cités, riches et variés, sont souvent abordés comme des sources d'information, sans qu'un questionnement sur le contexte de leur production et sur l'intentionnalité de celui qui s'y exprime ne soit énoncé. Fürst invoque ainsi des Mémoires publiés à des moments et dans un contexte de parution très divers, et qu'elle traite de la même manière que des lettres adressées aux écrivains ou à la *Komsomolskaja pravda*, ou encore que des rapports du Komsomol, du parti ou du NKVD. Des entretiens conduits par l'auteure complètent le faisceau de témoignages, sans que le lecteur ait une idée de leur nombre, ni de l'identité des enquêtés. Or, chacune de ces sources a ses spécificités et ses limites qui, faute de pouvoir être précisément mesurées ou intégrées à l'analyse, auraient au moins mérité d'être évoquées.
- 12 On peut également se demander si l'auteure ne minimise pas l'impact des répressions stalinienne sur les jeunes. En choisissant de centrer son analyse sur les libertés prises par rapport aux normes imposées, elle laisse complètement dans l'ombre les réponses des forces de l'ordre qui pouvaient être plus ou moins violentes. Or, ces représailles faisaient partie du dialogue quotidien entre les jeunes et les autorités, et pas uniquement comme sa réponse finale. Il aurait été intéressant de voir comment les jeunes prenaient en compte la coercition du pouvoir stalinien, notamment pour essayer d'y échapper.
- 13 Il n'en reste pas moins que ce livre a le mérite de remettre en cause plusieurs lieux communs qui ont encore cours dans certaines études de l'URSS et de l'époque stalinienne. Fürst démystifie, notamment, les notions d'idéologie et de propagande en montrant la complexité des facteurs, particulièrement matériels, qui entraient en jeu dans le processus d'intégration par les jeunes de valeurs que véhiculaient les autorités. Elle analyse très finement les notions de « résistance » et « d'opposition » en montrant, d'une part, un manque de cohérence et de contenu concret dans les paradigmes de pensée ou de conduite officiellement admis, et, d'autre part, la multitude des façons dont les jeunes pouvaient se forger des identités « soviétiques » à côté, voire à l'encontre de ces paradigmes. Par ailleurs, dans la veine de plusieurs travaux récents, l'auteure réfute l'idée selon laquelle la mort de Stalin aurait causé une césure essentielle dans l'histoire soviétique. En effet, elle considère que les changements survenus pendant la dernière décennie stalinienne – aussi bien dans les structures du pouvoir qu'au sein de la société – ont préparé le « dégel » khrouchtchévien. Enfin, s'inscrivant dans le sillage des historiens comme Peter Holquist ou David Hoffman, elle relativise la spécificité soviétique en montrant que l'évolution des cultures de jeunes était ancrée dans une perspective occidentale plus large.